

Identification à l'oeuvre de Clarice Lispector

Lúcia Peixoto Cherem

Numéro 148, février 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Peixoto Cherem, L. (2016). Compte rendu de [Identification à l'oeuvre de Clarice Lispector]. *Moebius*, (148), 141–148.

Identification à l'œuvre de Clarice Lispector¹

Découverte et ravissement

Parmi les nombreux textes de la francophonie sur Clarice Lispector, deux œuvres critiques retiennent ici notre attention, celles de la Française Hélène Cixous et de la Québécoise Claire Varin.

Hélène Cixous a publié deux livres sur l'écrivaine : *Vivre l'orange* (1979) et *L'heure de Clarice Lispector* (1989). Elle a aussi animé des séminaires sur son œuvre dans les années 1980 à l'Université de Vincennes-Saint-Denis, Paris VIII.

Claire Varin a également deux travaux importants publiés au Québec : *Rencontres brésiliennes*² (1987) et *Langues de feu* (1990).

L'écrivaine et professeure Hélène Cixous ne découvre les textes de Lispector qu'à la fin des années 1970. Pourquoi, soudain, une plus grande attention dans le milieu universitaire français alors que la première traduction du roman *Perto do coração selvagem* (1944) est parue chez Plon en 1954 et chez Gallimard en 1970, celle de *A maça no escuro*³? Le fait est que les éditions des femmes en viennent à s'intéresser à Lispector et publient en 1978 *La passion selon G.H.*, son cinquième roman. Antoinette Fouque, une féministe très active en France, dirige à l'époque cette maison d'édition dont le catalogue comporte déjà trois titres de Cixous.

Antoinette Fouque faisait partie du groupe féministe Psych et Po (Psychanalyse et politique) qui défendait une vision plus complexe de la condition féminine, dépassant les revendications et le féminisme égalitaire. Des conquêtes nécessaires selon Fouque, mais le plus important consistait à rendre possible l'existence d'un monde non uniquement centré sur des valeurs « masculines ». D'après Séverine Rosset, qui a suivi de près le mouvement, la femme continuait à être l'« autre » de l'homme, une espèce de « continent noir », mais la réciproque n'était pas vraie. Il n'y aurait pas (ni peut-être encore aujourd'hui) de féminin symbolique spécifique; l'« homme » n'était pas l'« autre » de la femme. Le courant féministe français tentait alors de susciter le débat.

Dans les années 1980, un espace s'ouvre à certains groupes dans les universités américaines et européennes: le féminisme, le mouvement gay et le multiculturalisme acquièrent une force politique. C'est dans ce contexte qu'en France et au Canada, on commence à étudier les livres de Clarice, qui y fait grande impression tout comme à ses débuts dans les années 1940 au Brésil.

Hélène Cixous a été marquée par les extraits de l'œuvre lispectorienne découverte grâce à son étudiante brésilienne Regina de Oliveira Machado. Elle élabore une critique qu'on pourrait qualifier de poétique. Dans «À la lumière d'une pomme⁴», elle parle de sa découverte bouleversante de Clarice au lecteur français, étonnée que l'écriture d'une femme, Brésilienne d'origine ukrainienne, possède la force d'un texte de Kafka, sa densité, à cette différence près que Kafka utilise des allégories tandis que Clarice travaille directement avec le réel, comme les philosophes. Avec une liberté beaucoup plus grande, cependant, du fait qu'elle est poète. À son avis, Clarice fait de la philosophie poétique ou de la poésie philosophique, ce qui expliquerait la difficulté de plusieurs devant ses textes. Parmi les philosophes, Cixous cite Heidegger comme celui qui pose la question de l'«être» au même niveau que Lispector.

Elle s'étonne de ce que Clarice, bien que dépourvue de formation académique en philosophie, soit allée aussi loin dans ses réflexions sur la vie intérieure et sur sa langue d'écriture qu'elle interroge sans cesse. Plutôt que d'une simple auteure de plus à étudier, il s'agissait peut-être pour Hélène Cixous de la découverte du plus grand écrivain du XX^e siècle: «*L'heure de l'étoile*, c'est un des plus grands livres du monde⁵.»

Claire Varin entend parler de Clarice Lispector en 1979 à l'Université de Montréal où elle songe à entreprendre un doctorat. Elle assiste à une conférence d'Hélène Cixous, intitulée «Poésie e(s)t politique⁶», où elle traite de Rilke et de Clarice et montre comment Lispector va plus loin que le poète de langue allemande.

Elle découvre la Brésilienne en traduction, à la lecture de *La passion selon G.H.* qui exercera une influence sur sa vie personnelle et professionnelle. Elle décide de faire un doctorat sur son œuvre puis, en 1983, cinq ans après la mort de Lispector, débarque à Rio de Janeiro pour tenter de percer l'énigme Clarice. Sa venue au Brésil a résulté en une thèse soutenue au Québec en 1986, *Clarice Lispector et l'esprit des langues*. Un an plus tard, elle publie *Clarice Lispector. Rencontres brésiliennes*

qui s'ouvre sur un langage étranger à la critique littéraire : « Ce livre aurait pu s'appeler *Rencontres du troisième type avec Clarice Lispector*. Ou du quatrième type. Car je n'ai pas connu Clarice dans son corps physique. Mais je crois aux révélations, à la transmission télépathique. » Cet ouvrage comportant des entrevues que Lispector a accordées au Brésil et que Claire Varin a traduites, apporte une information diversifiée sur l'auteure. En 1990, elle lance *Langues de feu*, essai sur son œuvre, qui peut être considéré comme un résumé de sa thèse.

Toutes deux proposent une lecture assez subjective de Clarice ; Hélène Cixous, cependant, semble méconnaître ou, à tout le moins, écarter complètement la critique brésilienne sur l'auteure. Si ce fait révèle une étrange indifférence, il nous est donné par ailleurs accès à une lecture empreinte de fraîcheur et d'enthousiasme. Quant à la démarche de Claire Varin, qui manifeste beaucoup d'intuition et le même enthousiasme, elle tient néanmoins compte du contexte de l'œuvre de Lispector : la culture brésilienne, les amis écrivains, les textes critiques publiés au Brésil à son sujet.

Lecture de Clarice Lispector en France et au Brésil : une lecture identificatoire ?

Selon un des principes de l'esthétique de la réception, on perçoit mieux l'effet d'une œuvre sur le lectorat et la critique au moment de la découverte par le public étranger – et, dans le cas de Clarice, en France et au Canada à partir des années 1980. On cherche à comprendre ce qui conduit un grand nombre de lectrices mais aussi de lecteurs, à établir un type particulier de rapport avec l'écriture de Lispector : une lecture identificatoire, attentive à la respiration du texte. L'auteure narratrice paraît souvent implorer le lecteur de ne pas l'abandonner, d'entreprendre avec elle les voyages difficiles et nécessaires en vue de comprendre ce que vivre signifie.

La critique d'Hélène Cixous n'est pas traditionnelle : son texte est imprégné non seulement de l'écriture de l'auteure mais encore de la personne qu'elle imagine être Clarice : « J'ai besoin de vous dire clarice. De vous la dire claricement : sous son influence. De vous rappeler : Clarice. Il s'agit des levers. De vous dire tout ce que j'appelle Clarice et que vous aussi vous puissiez vous appeler Clarice⁷. »

Cixous entre dans le texte de Clarice comme dans un bain chaud : le texte devient une protection et, à travers les mots, elle rencontre la femme Clarice – cette femme réceptive qui

semble l'accueillir de telle sorte qu'Hélène devient Clarice («j'étais en je alors») selon un accomplissement spirituel qui pourrait rappeler l'expérience d'être vivant à l'intérieur d'un autre corps, avant la naissance. Divers passages de son essai révèlent à quel point Hélène Cixous voit Clarice comme une écrivaine ouvrant des chemins à d'autres écrivaines. Ainsi, elles seraient plus aptes à se baigner dans ses eaux *claires*, à partager les sensations vécues avant le langage, avant la loi inventée et imposée par les hommes.

Claire Varin vient au Brésil pour réaliser des recherches sur Clarice. À Rio de Janeiro, elle se rend sur sa tombe au cimetière israélite du Caju, mais sa méconnaissance des rituels juifs entraîne une série de gaffes : elle offre des fleurs, photographie la pierre tombale et est réprimandée par le gardien du cimetière. Elle se sent exclue et se demande au nom de qui et de quoi on rejette une offrande de fleurs : « La pensée qui me vint d'abord : comment peut-il croire qu'elle lui appartienne ? Elle n'est pas à lui. Mais à qui ? À personne. Elle est pourtant de celles qu'on résiste difficilement à s'approprier. Quant à moi, je l'ai portée trop longtemps⁸. »

Claire Varin porte Clarice comme on porte un enfant dans son ventre. Mais au contraire de ce à quoi on pourrait s'attendre, c'est cet être qui nourrit Claire avec des mots pour donner vie et forme aux textes mêmes de l'essayiste. Elle admet ne pas résister à s'approprier l'écrivaine. Il s'agit d'une prise de possession, d'un mode amoureux de lecture de l'œuvre de Lispector : nous sommes devant une démarche littéraire d'un genre différent. Elle cherche à s'assimiler l'auteure de manière à la fois spirituelle et concrète, corporelle, vitale, quand elle visite le quartier du Leme, où elle a vécu ; elle suit des itinéraires et adopte des attitudes que Clarice aurait eues de son vivant.

Claire relate que, durant son séjour à Rio, elle attendait impatiemment des lettres du Canada, à l'image de Clarice qui, vivant à l'étranger comme épouse d'un diplomate, attendait celles de ses sœurs ; toutefois, elle parvient à conserver la distance nécessaire pour ne pas devenir Clarice : « J'ose dire que Claire à l'étranger lit Clarice à l'étranger. Danger. Le péril : pousser trop avant l'identification⁹. » Elle montre qu'il lui a fallu se prémunir contre cette identification qui aurait pu la contaminer et ainsi nuire à son travail. En parallèle, elle réalise que les textes de Lispector exigent un traitement particulier et que les moules de la critique traditionnelle ne peuvent rendre compte des énigmes de son œuvre. On ne peut la comprendre,

croit-elle, que télépathiquement: « Ou on entre en contact avec elle ou on n'entre pas. » Ce mode de compréhension, Claire Varin l'a trouvé chez Clarice elle-même: au sujet de ses lecteurs et des critiques, l'auteure déclare à Olga Borelli, sa secrétaire: « Je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais je déplore cet avant-gardisme factice, plein d'expressions à la mode, froid, calculé, peu humain. La meilleure critique est celle qui entre en contact avec l'œuvre de l'auteur quasi télépathiquement¹⁰. »

Claire Varin prend apparemment la déclaration ci-dessus au pied de la lettre. En plus de cette approche « télépathique », Claire s'aventure sur le chemin des symboles, des nombres et de la géométrie. Elle reconnaît que ce sont des pistes intuitives et anticipe les commentaires ironiques de la critique plus cartésienne, rationaliste, sur sa manière d'essayer de saisir Clarice.

Les lecteurs éprouvent, pourrait-on dire, des moments d'absorption totale dans l'acte de lire les textes de l'écrivaine. Cette identification entre l'auteure et les lecteurs semble se produire à travers un attachement aux mots, une espèce de mystique scripturale plutôt que religieuse. Le langage est l'arme sur laquelle comptent Clarice et ses lecteurs pour donner un sens à la vie, même en sachant qu'on ne parvient jamais à capter ce sens: « J'ai à mesure que je nomme – c'est la splendeur d'avoir un langage. Mais j'ai beaucoup plus à mesure que je ne parviens pas à nommer. La réalité est la matière première, le langage est ma façon de la chercher – et de ne pas la trouver. Mais c'est du chercher et du ne pas trouver que naît ce que je ne connais pas, et qu'aussitôt je reconnais. Le langage est mon effort humain. C'est mon destin d'aller chercher et mon destin de revenir les mains vides. Mais – je reviens avec l'indicible¹¹. »

Le roman le plus lu en Europe et en Amérique du Nord lors de la redécouverte de Clarice a été *La passion selon G.H.*, dont le thème central est la remise en question et le dépouillement de l'identité. G.H. se défait de tout son construit social pour tenter une autre approche de soi et du monde environnant. Comme tant d'autres lecteurs, Hélène Cixous et Claire Varin acceptent de suivre G.H. dans cette trajectoire qui conduit au-delà de l'identité. Ils parcourent la *via crucis* de G.H. et, côtoyant le personnage, se retrouvent face à eux-mêmes. Parce que G.H. peut signifier Genre Humain, au-delà même de la division masculin/féminin.

Clarice Lispector traite d'aspects de l'âme humaine qui outrepassent les débats d'une époque. Pour le mouvement féministe

devenu à la fin des années 1970 plus mûr et plus apte à traiter de l'individualité, l'écrivaine représente une grande ouverture, quelqu'une qui déblaye le chemin pour d'autres auteures et critiques... C'est le haut niveau de l'argumentation dans son œuvre qui séduira plusieurs lectrices étrangères. Pourtant, il ne s'agit pas d'une identification facile, acquise ou flatteuse. Il est plutôt question d'accompagner un récit difficile en train de se révéler à tous, hommes ou femmes. Voici un commentaire de Claire Varin sur le roman : « Une dangereuse flamme qui allait pourtant, plus tard je le saurais, me fortifier¹². »

Les leçons de Clarice et l'apport d'Hélène Cixous et de Claire Varin

Autant Claire Varin qu'Hélène Cixous intériorisent la recherche du langage de l'intimité qui leur paraît être la grande contribution de l'auteure à la littérature ; le texte claricien a été pour toutes deux un texte déstabilisant. On ne parle pas ici d'une découverte intellectuelle stimulante pour universitaires : il semble qu'elles aient succombé à une langue mouvante, capable de les transporter dans un espace qui leur était déjà familier mais qu'elles voyaient pour la première fois transformé en mots. Leurs expériences vécues se ressemblaient, toutefois le langage expérimenté par Clarice leur est apparu comme unique.

Dans la conférence qu'Hélène Cixous donne à Montréal en 1979, l'essayiste met de l'avant deux éléments que je considère comme les plus intéressants de sa critique et qui seront repris dans plusieurs autres publications. Elle témoigne de deux leçons fondamentales que Lispector enseigne à ses lecteurs : la leçon de lenteur et la leçon de laideur. Dans un monde dominé par les médias, où l'information nous arrive rapidement de toutes parts, Clarice offre l'envers de cette expérience. Surprise par la façon dont celle-ci nous amène à voir le monde, Cixous affirme, dans « Poésie e(s)t politique », qu'il faut du temps pour lire Clarice ; afin de ne pas détruire la chose qu'elle observe, Lispector s'en approche avec lenteur ou la laisse venir à elle.

Cixous souligne aussi le fait qu'enfant, Clarice a connu plus d'une langue, ce qui a pu créer chez elle une grande instabilité linguistique, mais lui a permis de passer d'une langue à l'autre avec l'irrévérence d'une inventrice et non les égards d'une écrivaine professionnelle. Et la liberté de manipuler la syntaxe pour exprimer la part la plus intime d'elle-même : « Je me suis » ou « Un monde fantastique m'entoure et m'est¹³. »

Ce rapport aux langues est aussi ce que Claire Varin fait ressortir dans son texte *Langues de feu* où l'essayiste met en évidence un don de Clarice, le don des langues qui lui a permis d'en appréhender l'esprit : « Clarice Lispector a bu en secret le lait des langues. [...] Alimentée par le yiddish, elle assimile le portugais de la terre d'accueil de ses parents. Ses expériences auditives la plongent dès sa plus tendre enfance dans un état de déstabilisation d'une langue unique "pure". Elle nourrit constamment une structure mentale binaire par l'apprentissage d'autres langues [(le français, l'anglais et l'italien lors de séjours en Italie (1944-46), en Suisse (1946-49) et aux États-Unis (1952-59)], et grâce à ses activités de traductrice, exercées pendant les quinze dernières années de sa vie¹⁴. »

Même si elle est née en Ukraine, la fillette Clarice a été élevée dans la langue portugaise du Brésil, bien qu'elle ait entendu le yiddish à la maison. Elle se sentait de la sorte loin et près du corps de la mère paralytique, aussi loin et aussi près du portugais brésilien que de la langue de ses parents. Selon Claire, Clarice aurait vécu durant son enfance un sentiment d'« errance » qui marquerait toute sa production.

Évoquées ici, les contributions de Claire Varin et d'Hélène Cixous m'apparaissent comme les plus significatives du monde francophone.

Lúcia Peixoto Cherem

Traduit par J. V.

1. Le texte suivant est la traduction d'une version écourtée du premier chapitre de *As duas Clarices entre a Europa e a América*, essai de Lúcia Peixoto Cherem sur la réception de l'œuvre de Lispector en France et au Québec, paru en 2013 à Curitiba, au Brésil, chez UFPR.

2. NdT : D'abord publié chez Trois à Laval en 1987, *Rencontres brésiliennes* a connu une nouvelle édition en 2007 chez Triptyque à Montréal.

3. NdT : Ces deux romans ont été publiés sous les titres respectifs de *Près du cœur sauvage* et de *Le bâtisseur de ruines*.

4. Dans *L'heure de Clarice Lispector*, des femmes, Paris, 1989.

5. « L'auteur en vérité », *op.cit.*

6. Le texte de la conférence est publié en France en 1979, avec le sous-titre « La leçon de lenteur ».

7. « Vivre l'orange », *op. cit.*

8. *Langues de feu*, éditions Trois, Laval, 1990, p. 17.

9. *Idem*, p. 19.

10. Lispector citée dans «*A difícil definição*», article de l'édition critique brésilienne coordonnée par Benedito Nunes de *La passion selon G.H.*, Éd. de l'Université fédérale de Santa Catarina, Florianópolis, 1988.

11. NdT : Version différente de celle qui a été publiée dans *La passion selon G.H.*, des femmes, Paris, 1978, p.195.

12. *Op. cit.*, p. 18.

13. *Água Viva*, édition bilingue, des femmes, 1980, p. 69, 177.

14. *Op. cit.*, p. 26.

ROBERT MELANÇON

Pour une poésie impure, essai

Éditions du Boréal, 2015, 206 p.

Nous n'irons plus aux bois / Les lauriers sont coupés. Quelque chose de précieux au fil du temps s'est évanoui. Le futur paraît incertain. Nul ne se risque plus à le conjuguer. Les lauriers de la langue française se font de plus en plus rares. On ne pourra bientôt plus en ceindre le front des poètes.

La langue française s'étiole et semble désormais une langue morte. À vrai dire, si elle n'est pas tout à fait moribonde, sa condition s'est en tout cas considérablement aggravée. Les maîtres dans nos écoles ne la maîtrisent pas. Si devant d'inextricables énigmes, on perdait autrefois son latin, c'est maintenant le français qu'on perd.

J'établis un parallèle entre le destin de la langue et celui de la poésie. Un progrès embarrasse l'une et l'autre, plutôt une manière d'appauvrissement, quelque chose qui est de l'ordre d'une peau de chagrin. Instruments toutes deux, encore faut-il pour en user, savoir s'en servir. Or, un savoir s'enseigne et s'acquiert. S'apprend surtout à l'école, et par après se développe encore. Langue et poésie sont affaires de connaissance. De culture. Or quelque chose de malheureux se produit actuellement. Dans les deux cas, on semble assister à une sorte d'indifférence à l'endroit de ce que nous a légué l'histoire. Un héritage est laissé à l'abandon. Autrement dit, des trésors négligés se déprécient sous les voûtes obscures où les relègue notre désintérêt.